

New York, trois ans plus tôt

C'EST À CAUSE DE PATIENTES COMME ELLE qu'il a renoncé à abandonner la cigarette. La première de la journée, il l'avait déjà fumée chez lui, en douce, après le petit déjeuner, sur la terrasse de son appartement au quatorzième étage, où il aménageait en ce moment un jardin d'inspiration méditerranéenne, une curiosité au milieu de ce paysage de gratte-ciel. C'était toujours avec une grande fierté qu'il présentait ses pommiers encore chétifs, son figuier sur espalier, ses vignes et leurs premières grappes de raisin qui, ajoutés à quelques conifères à feuillage persistant, viendraient un jour occulter la vue sur Ground Zero d'un côté, sans cacher la statue de la Liberté de l'autre. Si ses invités n'étaient pas suffisamment impressionnés par ce panorama qui lui avait coûté un bras, et qu'ils n'avaient de goût ni pour les plantes aromatiques ni pour les tables en mosaïque marocaine, il avait encore un atout dans sa manche – le même qu'avait utilisé l'agent immobilier pour lui vendre l'appartement. Sur cette terrasse de Battery Park reposait un morceau de l'aile de l'avion du vol 11 de l'American Airlines, celui que l'Égyptien Mohammed Atta avait détourné au nom d'Allah pour le diriger sur la tour nord à 8 h 46, le 11 septembre 2001. L'anecdote était en général suivie par un silence recueilli. Certaines personnes, les femmes en particulier, frissonnaient et allaient se réfugier à l'intérieur, pendant que d'autres, les hommes en général, cédaient à une fascination morbide et restaient immobiles et silencieux jusqu'à ce que l'ennui leur donne des fourmis dans les pieds.

Descendant de pionniers sionistes rescapés des camps de concentration, le docteur Shalev n'avait jamais connu le luxe de pouvoir se plaindre de l'insoutenable légèreté de l'être. La peur que l'État d'Israël soit un jour effacé de la carte du monde avait gâché son enfance et, adolescent, il avait traversé une douloureuse crise existentielle après que son meilleur ami avait été victime d'un kamikaze déguisé en soldat israélien qui s'était fait sauter dans un bus en chemin pour Haïfa. Ce méfait palestinien et les représailles qui s'étaient ensuivies avaient amené Idan Shalev à douter que la vie lui apporte autre chose que malheur et souffrance, haine et vengeance. Cette crise lui avait fait tourner le dos à Dieu et au sionisme, et préférer la médecine à une carrière militaire dans le naïf espoir de contribuer à faire le bien et à soigner les gens. En ce jour de novembre, après avoir effectué sa séance de méditation quotidienne sur sa terrasse, déposé un baiser sur le front de sa femme enceinte et avoir lancé, la cigarette au coin des lèvres, sa spectaculaire jeep jaune canari dans le Battery Tunnel pour abattre à un train d'enfer la distance entre son domicile et son cabinet de

Brooklyn, il s'était presque convaincu que s'il n'accomplissait pas de miracles au quotidien, au moins il travaillait pour le bien de ses concitoyens. Immigrant ambitieux et neurologue passionné, il s'efforçait d'aider les patients débarquant chaque jour plus nombreux des quartiers chics de Manhattan pour le consulter. Mais tout cela ne suffisait pas à son bonheur. D'une part, il ne parvenait pas à se débarrasser du sentiment de culpabilité d'avoir fui Israël, ce qui lui valait de fumer un paquet de Marlboro par jour. D'autre part, et malgré tout le mal qu'il se donnait, il détestait être régulièrement obligé de condamner des hommes et des femmes qui venaient chercher, pleins d'appréhension, le résultat redouté de leurs scanners et de leurs analyses.

Comme il allait devoir le faire lorsque sa première patiente de la matinée, une VIP étrangère, serait dans son bureau. Il s'agissait d'une Danoise élégante, aux cheveux couleur de miel, encore très belle malgré sa naissance remontant à 1944, et épargnée par cette dureté des traits qui marquait si souvent les femmes juives quand elles avançaient en âge. Ça devait être le côté ashkénaze qui transparaissait. L'une des branches de sa famille ne descendait-elle pas des von Litauen qui avaient atterri au Danemark sur leur route pour les États-Unis, après avoir dû fuir les pogroms du tsar, comme tant d'autres à cette époque? En tout cas, c'est ce que lui avait raconté Bent, son sympathique frère au visage couvert de taches de rousseur et aux yeux aussi verts que les siens, quand ils avaient survolé ensemble son arbre généalogique, un exercice dans lequel beaucoup de ses patients juifs excellent. La plupart savent d'où ils viennent et ceux qui ne le savent pas font en sorte de le découvrir. Qui étaient leurs arrière-grands-parents, où avaient-ils émigré, qui s'était installé où et surtout qui avait survécu et qui avait disparu? *Victime de l'holocauste* comme on disait.

Le docteur Shalev poussa un long soupir. Il n'avait que 39 ans, mais chaque fois que cette situation se présentait, il se sentait comme un vieux rabbin plein de sagesse. Ce n'était pas uniquement pour épargner ses malades qu'il empruntait les chemins détournés des formules de politesse et de la conversation légère. Certains patients entraient dans son jeu avec gratitude et l'aidaient à différer l'inéluctable en bavardant autant que lui ou même plus. D'autres le regardaient, livides, serrant fébrilement la main de la personne qui les accompagnait. Cette patiente-là attendait calmement, assise tout au bord du canapé mais, contrairement à son frère, elle répondait à ses questions par des phrases courtes et concises – *Oui merci, j'ai passé un excellent Thanksgiving* – et elle avait choisi de venir seule au rendez-vous. En taxi. Il connaissait le genre. Il comptait parmi sa clientèle de nombreuses personnalités. Stars de la télévision, présidents de sociétés, magistrats, éminents individus, tous exigeaient de sa part une discrétion absolue et préféraient gérer les problèmes seuls. De forts caractères qui prenaient les choses de front et savaient encaisser les coups. Tandis qu'il tentait de détourner la conversation et de tendre sous elle un filet de sécurité, il voyait le regard de cette femme passer de ses yeux au dossier posé devant lui, et lorsqu'elle refusa le café qu'il lui proposait, il comprit qu'il allait devoir lui énoncer les choses telles qu'elles étaient. Ou presque. Car même si elle insistait pour connaître la vérité, il allait mentir, minimiser et embellir. Il allait rendre les perspectives moins sombres, améliorer le pronostic et exagérer l'effet préventif du traitement. Car s'il ne le faisait pas, elle sortirait de ce bureau et irait directement se jeter dans le fleuve, ce que personne ne pourrait lui reprocher.

« *Well*, Mrs Meyer, dit-il, prenant son élan et tendant la main vers les résultats du laboratoire. Malheureusement, le test se révèle être positif. Cependant... »

Elle ne cria pas, ne sanglota pas, n'invoqua pas le Divin. Elle se contenta de cligner rapidement des paupières plusieurs fois de suite, comme un néon défectueux dans un entrepôt de la rive ouest. Elle humecta ses lèvres, porta la main à sa joue et puis ce fut comme si elle rentrait à l'intérieur d'elle-même. Elle avait l'air d'observer un point loin derrière lui avec des pupilles fixes tandis qu'il énumérait les possibilités de traitements et les nombreuses recherches prometteuses. Il alla jusqu'à évoquer la possibilité d'une thérapie génétique dans « un avenir prochain ».

« Combien de temps avant que cela devienne flagrant ? l'interrompit-elle.

– Cinq ans, répondit-il. Peut-être dix. On ne peut rien affirmer. Cela dépend. »

Ce qui était aussi faux que de croire que sa consommation excessive de cigarettes était un phénomène ponctuel, comme il chercha une fois de plus à s'en convaincre lorsqu'il alla se réfugier dans le local exigü qu'il utilisait comme fumoir après le départ de sa patiente. Il continuerait à fumer aussi longtemps qu'il exercerait son métier de neurologue et aussi longtemps qu'il fumerait, il continuerait, comme tous ses confrères, à maudire la faiblesse de son caractère.

Trois quatre ans, corrigea-t-il pour lui-même en écrasant son mégot dans le cendrier et en reboutonnant sa blouse avant d'aller accueillir son patient suivant. Dans trois quatre ans, Elisabeth Meyer, présidente du Parti social-démocrate danois, ne reconnaîtrait plus son propre reflet dans le miroir.



Hanne-Vibeke Holst, *Femme de tête*
Roman traduit du danois par Caroline Berg

880 pages | 26 € | ISBN 978-2-35087-397-8

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com